

### ***Est-ce que tu peux me raconter tes premières impressions de Rome ?***

Je découvrais Rome pour la première fois. Mon regard reconnaissait des pans de son histoire apprise dans les livres. Je voulais ne pas oublier que l'Italie avait choisi de rejeter le fascisme. Cependant, aujourd'hui, des valeurs néofascistes resurgissent, ouvertement assumées, elles s'inscrivent dans le paysage romain avec beaucoup de visibilité. Il m'importait d'approcher autre chose, quelque chose qui vit mais ne se voit pas. J'étais happée par l'urgence poétique de dénicher un lieu où siège l'optimisme. Le Forte Prenestino (un CSOA, c'est-à-dire un Centre Social Occupé Autogéré, selon l'appellation italienne) est habité par cet optimisme. J'ai découvert ce *centro sociale* grâce à l'auteur romain de bande dessinée Zerocalcare.

***Dans *Una storia d'amore*, tu filmes le Forte Prenestino avec beaucoup de discrétion, on dirait que tu ne veux pas le définir, mais seulement l'observer. Comment t'es-tu positionnée vis-à-vis du fort et de ses habitants ? Comment parvenir à filmer un espace aussi imprégné de politique et d'histoire des luttes sociales ?***

Filmer un lieu de ce type est délicat, surtout dans le contexte actuel où les mouvements ouvertement fascistes, tels que CasaPound, sèment le trouble en tentant d'infiltrer des utopies matérialisées comme le Forte Prenestino. Ce lieu est un personnage complexe que j'ai essayé d'approcher à tâtons dans ses parts de mystère, c'est un lieu du « pas tout voir », on observe sans repères. Le Fort trouve son équilibre dans un débordement qu'il ne s'agit ni de contrôler, ni de surveiller. Regarder est un acte fort, qui nous engage, entre autre, à oser entrer à l'intérieur de nous-même. Avec ce film il ne s'agissait pas pour moi de dire « le Forte Prenestino c'est ça, ou ça a été cela » mais de proposer aux spectateurs d'écouter ce qu'il réveille en nous, de lui faire de la place dans ce rythme d'ombre et de lumière, dans l'instant cinématographique d'un faisceau lumineux, et surtout de prendre soin de le faire durer au creux de nos imaginaires.

***Du Fort, tu filmes surtout sa végétation, parfois sa faune. Y-a-t'il un lien entre la végétation et la civis ?***

Le Forte Prenestino appartient aux tiers paysages tels que Gilles Clément nous les raconte : ces milieux qui émergent sans programme et vivent en marge, à la lisière des aménagements urbains ou des exploitations agricoles. Le Forte Prenestino ne se voit pas, il s'entraînerait. À travers les branches des arbres qui sont juchés sur le haut du Fort se devine Rome. Le Forte Prenestino est habité par quinze personnes. Tout dans leurs gestes est poésie d'un dehors non-verbal, absolument transposable sur le terrain politique. Il est situé non pas en dehors de la ville, mais à la périphérie est, ses treize hectares sont recouverts par une dense végétation. Si l'on voit Rome comme une institution politique, comme une cité, « civis » chez les Romains, où l'individu devient civi-lisé, poli et policé, alors dans le Forte Prenestino la polis est d'abord poésie de signes.

***Penses-tu que le Forte Prenestino soit un espace utopique ? Dans le sens d'un espace où l'on cherche à proposer une alternative quelle qu'elle soit ?***

Oui le Forte Prenestino est une utopie matérialisée où il ne s'agit pas de renoncer à l'Etat mais de prendre conscience qu'il s'agit d'un horizon à définir. C'est cela qui taraude les habitants du Fort, comment œuvrer en ce sens ? Ré-enchanter le politique commence déjà par le lieu où l'on habite. Habiter suppose que l'on prenne le temps de s'asseoir pour voir défiler les saisons, faire son potager. Et alors où siéger ? Où faire cette expérience de vie ?

Les nouveaux départs sont à portée de mains. Ici les habitants prennent soin que leurs maisons ne soient pas trop confortables afin qu'elles ne deviennent pas des demeures au sens où elles invitent à y rester. Ici pas de repli, les habitants ne se coupent pas de tout contact humain, ils mènent une expérience tel que Thoreau a pu le faire dans les bois à Walden. Il s'agit de saisir l'opportunité de mener une expérience à travers laquelle on se responsabilise de nos désirs, on leur fait de la place, on les protège pour préserver notre amour de la vie (c'est de ce constat qu'est né le titre du film), ce qui fait sens pour nous, un « nous » composé d'une pluralité de solitudes, un « nous » non pas d'appartenance, non pas identitaire, mais un « nous » défendant une cause commune. Un « nous » qui se noue et se dénoue, comme on l'entend dans une séquence du film il y a aussi des disputes qui grondent dans le fort.

Dans cette quête des Possibles, il y a le refus du désespoir silencieux, du conformisme, sans pour autant se couper de tout contact humain. J'aime cette phrase d'Albert Camus qui disait « Au cœur de ma révolte dormait un consentement ». Oui je crois que c'est cela.

***Tu as monté le film une fois rentrée en France, loin de Rome et du Forte. Comment as-tu repensé les matériaux pendant la finition de l'oeuvre ? Je pense surtout à la façon dont tu as traité le son.***

Au Forte Prenestino j'ai entraperçu une pensée sans verbe, c'est cette attention sonore sur le monde muet des choses que j'ai souhaité développer en termes d'écriture artistique. Pendant trois mois, j'ai filmé en muet le Forte Prenestino dans une approche factuelle, empirique, une série de signes ténus, en mouvements, à interpréter. J'ai filmé en silence, le sommeil des chats, leur façon de suivre une piste, de se dissimuler, de construire un territoire, le vol des oiseaux et insectes, la récolte du miel. Suivre les signes, apprécier les conditions d'une pensée autre, d'une autre façon d'être au monde, avec le monde. J'ai voulu explorer le paysage, son vocabulaire sonore et le retranscrire sur une partition comme on travaille en laboratoire, pour que l'image latente soit amplifiée par ce révélateur sonore. Le son comme catalyseur de la transformation. Mes collaborations menées avec l'Ircam [*Institut de Recherche et Coordination Acoustique/Musique, nldr*] m'ont permis de développer une attention toute particulière à cet endroit-là. D'un point de vue artistique, pour ce film, l'enjeu n'était pas de quitter le verbe au profit des bruits mais de les relier selon des configurations complexes que le lieu dessine. Le point de vue humain sur le monde implique le verbe, cependant, aussitôt que l'on nomme il semble que quelque chose nous échappe. Je m'y suis intéressée dans chacune de mes réalisations précédentes, où j'ai pris soin de souligner les bégaiements, les non-dits, les contradictions qui nous habitent, jusqu'à habiter l'institution et l'histoire. Dans l'idée d'approcher cette impossibilité de dire les choses, de dire le monde, de le penser, de se rapporter au monde en tant que tel.